

Entretien avec Lucyna Skompska, Zbigniew Dominiak et Jerzy Jarniewicz

Michel Peterson

Numéro 61, automne 1995

Littérature polonaise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Peterson, M. (1995). Entretien avec Lucyna Skompska, Zbigniew Dominiak et Jerzy Jarniewicz. *Nuit blanche*, (61), 56–63.

Entretien avec Lucyna Zbigniew Dominiak

Entrevue réalisée en anglais à Lodz (chez Lucyna Skomska)

par

Michel Peterson

À Lodz, au coin des rues de Piotrkowska et Przybyrzewski, le monument du romancier Wladislaw Reymont (l'un des trois écrivains polonais à avoir, avec Henryk Sienkiewicz et Czeslaw Milosz, obtenu le Prix Nobel) se reflète dans les vitres bleuées du tout nouvel édifice de la Banque PKO.

Sa ville natale semble maintenant connaître, après l'effondrement de l'industrie textile qui avait fait sa fortune au XIX^e siècle, un renouveau sans précédent. On repave les rues et on retape tant bien que mal ce qui reste des quelques édifices modern style qui se sont pratiquement écroulés, faute de capitaux pour les entretenir. La situation géographique de Lodz (à deux minutes des autoroutes Moscou-Milan et Gdansk-Berlin) fait même dire un peu pompeusement à certains de ses dirigeants qu'elle pourrait devenir un carrefour international de la mode.

Zbigniew Dominiak



C'est là, dans cette ville célèbre pour son superbe Musée d'Art contemporain et pour son Institut national du Cinéma (où Wajda et Polanski ont débuté), que j'ai rencontré Lucyna Skomska, Zbigniew Dominiak et Jerzy Jarniewicz*. Nous avons ensemble longuement discuté des institutions littéraires et de ce que signifie écrire à Lodz. La littérature polonaise est alors apparue comme un vaste projet, comme une promesse à réaliser.

Nuit blanche : Commençons par la situation actuelle des écrivains polonais. Comment perçoivent-ils leur rôle et leur travail depuis la fin des années 70 ?

Zbigniew Dominiak : Durant les quarante ans qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, il n'y a eu en Pologne qu'une seule union d'écrivains, l'Union des écrivains polonais, le ZLP¹. Bien que ses dirigeants fussent contrôlés par le Parti, il regroupait des écrivains

qui soutenaient des philosophies différentes, et tous n'adoptaient pas les mêmes modes de vie, ni les mêmes attitudes. Les écrivains ont toujours réagi aux changements politiques en Pologne. C'est pourquoi ils ont joué un rôle de premier plan. Comme il n'y avait pas de réelle vie politique, ils ont dû dire et écrire leurs opinions. Mais il y avait la censure. Les conflits politiques et sociaux passaient dans le champ de la littérature parce qu'ils ne pouvaient être débattus dans l'arène politique. L'allusion, comme expédient littéraire, remplaçait donc les échanges ouverts d'opinions.

Lucyna Skomska : On pourrait même avancer que jusqu'à la fin des années 80, la littérature polonaise était presque uniquement consacrée à l'allusion.

Z. D. : N'oublions pas par ailleurs que la littérature officielle écrite en Pologne n'était pas la seule littérature polonaise puisque la littérature de l'immigration était florissante et qu'il y avait aussi la littérature clandestine. Les contacts entre ces littératures étaient bien sûr interdits et lorsqu'un écrivain publiait à l'étranger, il tombait sous le coup de la censure en Pologne.

Littérature clandestine

Quel impact la littérature clandestine a-t-elle eu ?

Z. D. : Il faut d'abord rappeler que la situation changea du tout au tout après 1976 parce qu'une partie de la littérature officielle et la littérature de l'immigration purent bénéficier de ce que nous appelons ici *drugi obieg*, c'est-à-dire la « seconde circulation ». Cette « seconde distribution » brisa le monopole que détenait l'État sur la littérature. C'est dans cette situation que se développèrent parallèlement, et jusqu'en 1982, les trois littératures : la littérature officielle, la littérature de l'immigration et la littérature clandestine. C'est seulement en 1980 que nous

Skompska, et Jerzy Jarniewicz

avons pu prétendre pour la première fois qu'il n'y avait qu'une littérature polonaise. Dix ans après, je crois que cette opinion a été confirmée par des faits. C'est dans ce contexte qu'en 1982 l'Union des écrivains était déclarée illégale. C'était la seule association qui existait à ce moment-là.

Regroupement d'écrivains

C'est alors qu'est née l'Union des gens de lettres.

Z. D. : Je vais vous donner mon opinion, qui est fondée sur mon expérience personnelle puisque j'ai pris part à ces événements. Quand le Parti Communiste a dissous la vieille Union des écrivains, ses membres ont, après un certain temps, fondé une nouvelle organisation sous le même nom. Or le passage de la première à la seconde Union des écrivains n'était pas automatique. Chaque personne qui voulait être membre devait s'inscrire à nouveau. Il s'agissait en fait d'une nouvelle Union qui reprenait l'ancien nom, un nom bénéficiant d'une tradition, d'un grand respect. Un très large groupe d'écrivains, incluant les *leaders* de l'Union des écrivains dissoute, n'ont pas voulu devenir membres de la nouvelle association. Des gens aussi prestigieux que le président de la première, Jan Jozef Szczypanski, mais aussi Zbigniew Herbert, Artur Miedzyrzecki, Tadeusz Rozewicz et Tadeusz Konwicki, restèrent donc en dehors de la seconde. Pendant la mise en application de la loi martiale, ils vécurent en marge de la vie officielle, formant des groupes et des cercles indépendants. Plusieurs de ces groupes d'écrivains cherchèrent refuge dans les seuls lieux qui n'étaient pas contrôlés par l'État, par exemple dans les Églises. En juin 1989, quelque temps avant les premières élections démocratiques, ils formèrent l'Association des écrivains polonais, la S.P.P.². En 1989, c'était donc la première fois que cette Association apparaissait officiellement dans la vie littéraire polonaise.

L.S. : Je pense que ton point de vue est un point de vue très extrême parce que, pour autant que je sache, dans les deux Unions, il y a des voix, des gens qui parlent de la nécessité de s'unir. Le crime de l'Union des écrivains, aux yeux de la S.P.P., est qu'elle a été formée sous la loi martiale et par des communistes. Elle n'était donc pas indépendante. Il est vrai que plusieurs de ses fondateurs étaient associés à l'ancien système communiste. Mais, premièrement, ces gens ne dirigent plus l'Union et, deuxièmement, il faut rappeler que ceux et celles qui choisirent d'y adhérer ne le firent pas tous sur une base politique. Plusieurs voulaient tout simplement appartenir à une organisation regroupant des écrivains. Je fais

moi-même partie de ceux-là. Pourtant, je n'ai jamais rien eu à voir avec le communisme, au contraire, j'ai toujours sympathisé avec l'opposition. C'est toujours pour moi une offense d'entendre que l'Union des écrivains est une union communiste. Il y a encore quinze ans, Czeslaw Milosz et Stefan Baranczak étaient encore bannis, leurs noms ne pouvaient apparaître nulle part, même pas dans des textes critiques. Il est très heureux que la situation ait maintenant changé et que personne n'évalue plus les écrivains en fonction de leurs opinions politiques.

Êtes-vous certaine de cela ?

L.S. : Je crois que si nous changeons d'opinion à propos d'écrivains comme Milosz et que nous ne les voyons plus comme des figures politiques mais d'abord et avant tout comme des écrivains, nous devons faire de même au sujet des écrivains membres de l'Union.

Jerzy Jarniewicz : Je pense pour ma part que nous ne sommes pas encore dans une situation telle que la littérature puisse être évaluée à partir de critères strictement esthétiques. Les critères politiques jouent encore, que nous le voulions ou non, un rôle très important. Ils sont même souvent les plus importants quand il s'agit de promouvoir un écrivain.

Czeslaw Milosz et Slawomir Mrozek ne sont-ils pas de bons exemples ?

J.J. : Tout à fait. Et sans contester leurs qualités, on peut dire que le renouveau d'intérêt pour ces figures et le culte qu'on leur porte résultent du fait qu'ils ont été bannis pendant tant d'années. Ils représentent des points de vue étouffés pendant de trop nombreuses années.

Diriez-vous la même chose de Herling-Grudzinski ?

L.S. : Il est très difficile de généraliser. Il y a par exemple certains groupes de critiques, d'écrivains, de professeurs et de lecteurs qui évaluent la littérature sur une base esthétique, mais les critères politiques ne sont pas complètement absents. On peut prendre pour exemple des livres scolaires et de

Quand le roi tombe malade les pleureurs se préparent et les bouffons aussi de très loin les docteurs étrangers arrivent

quand le royaume tombe malade le roi ferme les frontières

Andrzej Strak « L'Histoire d'un roi malade », tiré du recueil *Odorat*, Lodz, Lodzkie, 1988, traduit par Michel Peterson

Lucyna Skompska



photo : Wladimir Krynski



Jerzy Jarniewicz

nouvelles histoires de la littérature. Plusieurs écrivains ont tout simplement été éliminés et les remplacent de grands écrivains... comme Jean-Paul II !

L'esthétique et le politique, à la charnière

On constate donc une dichotomie entre l'esthétique et le politique en tant que lieu d'articulation du vivre-ensemble. Peut-on identifier les intersections entre ces deux sphères à la lumière de la nouvelle situation ?

J.J. : Chose certaine, en Pologne, la poésie et, plus généralement, la littérature, ont toujours participé à la marche de l'Histoire. Par exemple, lorsqu'en 1980 les dirigeants de Solidarité érigèrent un monument à la mémoire des débardeurs tués par la police, ils firent graver sur la plaque quelques lignes d'un poète interdit qui passait à l'époque pour être l'une des quatre autorités morales du pays. Ce poète c'était Czeslaw Milosz. Et sous la loi martiale, le spectacle théâtral le plus populaire était inspiré d'un cycle de poèmes de Zbigniew Herbert. En Pologne, le poète a toujours été vu comme un *leader* national pendant les périodes de crise. La place d'Adam Mickiewicz en témoigne de manière éclatante.

Z. D. : L'opposition entre les deux sphères de valeurs, entre les valeurs esthétiques et les valeurs politiques ou peu importe comment nous les appelons, est encore présente, pas aussi tranchée certes, mais elle provoque encore des effets. J'aimerais cependant attirer l'attention sur un phénomène complètement nouveau en Pologne. Dans la situation anormale des quarante années du communisme, les écrivains étaient gâtés, ils jouissaient d'un statut très spécial, ils avaient une très haute réputation. Aujourd'hui, leur situation matérielle est devenue beaucoup plus précaire, ils ont perdu leur prestige.

L.S. : Pendant les très dangereuses années du communisme, la poésie fut un lieu de rencontre spirituelle. Maintenant, la situation difficile fait qu'elle est considérée d'une certaine façon comme le refuge de l'individualisme. Vous savez, chacun ne s'intéresse actuellement qu'à son propre monde, nous devons nous battre pour répondre à nos besoins fondamentaux. Dans ce contexte, la poésie a cessé d'être considérée comme une pratique importante ; on la perçoit surtout comme une sorte de luxe.

Z. D. : Je crois que les idéologies traversent les deux unions mais ne les divisent plus. Peut-être sommes-nous témoins d'une nouvelle situation dans laquelle le combat pour le bien-être matériel peut les réunir, même si je pense que c'est encore trop tôt pour que ça se produise.

Problématique et enjeux

J'aimerais que nous mettions l'accent sur la poésie. Dans le contexte qu'évoque Lucyna Skompska, celui du passage au capitalisme sauvage, quelle est la situation de la poésie actuellement en Pologne ? Quelles sont ses problématiques et ses enjeux les plus importants ?

Z. D. : Jusqu'en 1989, quand les grands changements ont été amorcés, la poésie suivait essentiellement deux voies principales. L'une de ces voies, plus *politique*, plus sociale, cherchait à réagir à ce qui se passait dans la rue, dans la vie publique. On privilégiait le journalisme, le reportage. Ce courant était représenté par des poètes comme Tomasz Jastrun, Antoni Pablack, Ryszard Krynicki et Krzysztof Karasek. L'autre voie était celle de la poésie, disons métaphysique. Des gens comme Jan Twardowski et Stefan Baranczak tentaient d'aller au-delà de l'accidentel, du contingent, de transcender le *hic et nunc*.

Cette veine n'est-elle pas maintenant épuisée ?

L.S. : La chose la plus difficile pour la poésie a été la soudaine ouverture, la soudaine liberté. Désormais, tout le monde pouvait en fait tout dire. Nous avons alors constaté que notre poésie était en quelque sorte devenue du journalisme.

Z. D. : Les plus jeunes générations, c'est-à-dire celles qui ont débuté dans les trois ou quatre dernières années, la génération post-communiste et post-solidarité, se sentent un peu perdues. Elles rejettent évidemment les vieilles traditions et cherchent d'autres modèles. Plusieurs poètes ont trouvé des modèles dans ce que je considère comme un mouvement discrédité, à savoir le futurisme.

Pourquoi considérez-vous le futurisme comme discrédité ? La violence de leurs affirmations n'avait-elle pas comme fonction d'appeler des changements radicaux dans les discours sociaux ? Le manifeste Les Primitivistes s'adressent aux nations du monde et à la Pologne, rédigé par Anatol Stern et Aleksander Wat, n'est-il pas en mesure d'inspirer des poètes cherchant de nouveaux modes d'expression, d'autant plus que des textes comme Le Couteau dans le ventre³ avaient justement comme ambition de dépasser le manifeste de Filippo Tommaso Marinetti⁴ ?

Z. D. : Non. Les futuristes étaient politiquement et artistiquement naïfs. En fait, le futurisme polonais n'était pas un mouvement original, mais un simple écho du futurisme russe.

Il me semble que vous y allez un peu fort !

J.J. : Ce qui est certain, c'est que dans les dernières années, ce mouvement a tenté de concevoir la poésie comme un jeu, un jeu d'auto-expression. Ses représentants ne se sont pas seulement tournés vers le futurisme mais aussi vers la culture pop.

Z. D. : Pour ce mouvement, la provocation esthétique et politique, de même que l'anti-cléricalisme, sont devenus très importants, peut-être trop importants.

J.J. : La provocation politique s'est par exemple exprimée par des références au fascisme, pour la provocation pure uniquement.

Y a-t-il d'autres courants importants dans la dernière décennie ?

J.J. : Plusieurs poètes continuent à écrire de la très bonne poésie. Mais nous ne pouvons pas dire de cette nouvelle poésie provocatrice, de ce néo-futurisme, néo-dada, néo-pop, peu importe comment nous l'appelons, qu'elle suit un chemin tracé à l'avance.

Z. D. : Il y a actuellement une immense interrogation à propos de la poésie polonaise.

La poésie polonaise actuelle est donc en fait une poésie qui se cherche.

J.J. : En effet. Le problème pour le moment, c'est qu'on ne peut pas encore trouver de solutions et qu'on ne sait même pas dans quelle voie s'engager. Le groupe de la revue cracovienne *Brulion (Le Brouillon)*, dont les membres se désignent eux-mêmes comme des barbares — c'est d'ailleurs sans doute un meilleur terme que celui de néo-futuriste que j'utilisais à l'instant —, forme un mouvement de masse plutôt qu'un groupe d'individus. C'est pourquoi ils ont par exemple publié en 1993 une anthologie dans laquelle les poèmes n'étaient pas signés.

Z. D. : Vous savez, notre liberté est jeune. Peut-être est-il trop tôt pour statuer sur l'état de notre littérature et de notre poésie...

Lodz et sa culture

J'aimerais que nous parlions maintenant de la vie culturelle de Lodz. Qu'est-ce qui la caractérise ?

Z. D. : Il y a deux semaines a eu lieu le troisième congrès de l'Association des écrivains polonais. Il en est résulté une prise de conscience. Si nous savons tous ce qui est arrivé dans le passé, que nous pouvons le décrire parce que nous en avons une vision claire, ce qui arrive en ce moment est une grande chose énigmatique ; il est donc encore très difficile d'en parler, d'en faire une description, d'en tirer quelque généralisation. La vie littéraire s'est décentralisée, ou désintégrée, mais dans un sens positif. Plusieurs phénomènes littéraires importants se produisent dans les provinces. Varsovie, qui était le centre littéraire et le centre de la vie culturelle, ne peut plus comprendre tout ce qui se passe en Pologne. Plusieurs personnes de Varsovie disent même que la vie artistique est maintenant plus intéressante dans les provinces que dans la capitale. Les centres régionaux comme Cracovie, Wrocław, Poznan, Gdansk, Lublin et Lodz sont actuellement aussi importants que la capitale.

J.J. : Autrefois, il y avait une structure hiérarchique pyramidale des publications et des magazines littéraires en Pologne. Tout partait de Varsovie. Maintenant, c'est décentralisé et plusieurs magazines littéraires très intéressants sont publiés dans les provinces.

L.S. : La décentralisation résulte de la fin de l'ancien système communiste dans lequel l'État créait la culture. Varsovie portait les jugements, disait ce qui était important, ce qui ne l'était pas, ce qui devait être retenu, ce qu'on devait oublier. Maintenant, les villes que tu as mentionnées sont soudainement devenues autonomes, souveraines, et peuvent créer leurs propres critères, leurs propres valeurs.

Quels sont les valeurs et les critères qui définissent Lodz ?

Z. D. : Lodz est une ville provinciale située au centre de la Pologne ; la multinationalité y a jadis été un élément fondamental de développement. Avant la dernière guerre, les frontières polonaises et les frontières de l'Est étaient peuplées de Juifs polonais, d'Allemands, de Russes, de Lithuaniens, etc. C'était le cas de Lodz. Les communistes

ont bien sûr éliminé cette multiplicité qui faisait l'identité de la ville.

J.J. : Lodz a été et est aujourd'hui le centre le plus vivant de l'avant-garde polonaise. Il y a un très beau Musée d'Art Moderne, qui est le Musée d'État, et le Musée de la communauté des artistes où l'on présente non seulement des œuvres, mais aussi des performances.

L.S. : Il y a en effet plusieurs importants festivals internationaux d'art d'avant-garde, des arts de performance, des arts multi-médias, des installations. Les plus grands artistes y participent, par exemple Denis Oppenheim, John Jonas, Emmet Williams. Ces artistes visitent souvent Lodz, ils ne le font pas simplement pour une occasion, ils ont établi des liens dans la ville. Il y a aussi comme vous savez une grande tradition de cinéma d'avant-garde. Andrzej Munk, Andrzej Wajda, Jerzy Kawalerowicz, Roman Polanski et Krzysztof Zanussi ont tous étudié à l'école du cinéma de Lodz.

J.J. : Je dirais que le milieu artistique est le milieu le plus vivant de la ville. Les idées nées de l'art plastique influencent fortement les poètes et les écrivains. L'art est ici généralement plus expansif, plus risqué, plus aventureux, plus expérimental, ce qui influence la littérature. Nous vivons dans une ville où se manifestent d'un côté plusieurs tendances vigoureuses de l'avant-garde, mais qui connaît une dépression profonde de l'autre.

Z. D. : Ce qui est très spécifique à Lodz, c'est que tous ces mouvements artistiques et littéraires se développent dans une ville de travailleurs, une ville dans laquelle la couche de l'*intelligentsia* est très mince, presque inexistante.

L.S. : Lodz a toujours été une ville de travailleurs, et il y a toujours eu plusieurs revues littéraires. Je pense à *Osnowa* (Canevas) et *Odglosy* (Rumeurs). Peu de temps après la guerre encore, les écrivains associés à la gauche avaient fondé une revue littéraire très importante : *Kuznica* (La Forge)⁵. Mais actuellement, il n'y a pas de revue littéraire. La situation n'est pas si exceptionnelle. Les revues littéraires de Varsovie et de Cracovie sont elles aussi pratiquement mortes.

Et la littérature à Lodz ? Que signifie écrire dans cette ville ?

L.S. : Dans le milieu des années 70, il y avait un groupe de poètes dissidents très intéressants qui fondèrent ici la première revue clandestine : *Puls* (Le Pouls). La revue déménagea ensuite à Paris et elle s'est maintenant installée à Londres. *Puls* était éditée par des poètes de Lodz qui avaient une identité très claire.

À quoi se reconnaissait donc cette identité ?

L.S. : Il n'y a pas quelque chose comme une poésie de Varsovie ou de Cracovie ou d'ailleurs. Mais, dans les années 70, il était très clair qu'il y avait un groupe de poètes polonais vivant à Lodz qui créait une poésie différente de celle qui s'écrivait ailleurs. Qu'est-ce qui en faisait une poésie différente, peut-être sommes-nous incapables de le dire.

qui est coupable du sang versé
lors d'une opération
le chirurgien peut-être

se lave-t-il
les mains
avant chaque intervention

comme Pilate

Edward Kolbus
« Qui est coupable du sang »,
tiré du recueil *Le thème suppléant*,
Varsovie, Irskry, 1986,
traduit par Michel Peterson

Ceux qui sont morts
vont au ciel.
Ceux qui ont survécu
vont en enfer.
Ceux qui contestent
vont au purgatoire.
Ceux qui ne sont pas nés
vont.

Décembre 1980

Andrzej Strak
« Ceux qui sont morts »,
tiré du recueil *Odorat*,
Lodz, Lodzkie, 1988,
traduit par Michel Peterson

Z. D. : À mon avis, *Puls* tentait de créer de nouvelles valeurs qui s'exprimaient par l'utilisation du grotesque. Il y avait par exemple une sorte de légèreté qui s'opposait

Andrzej Strak



au sérieux mortel des autres revues clandestines qui prolifèrent plus tard. *Puls* était sérieuse dans ses buts, mais publiait une littérature qui donnait sa place au plaisir.

L.S. : La poésie de Lodz a toujours été associée aux jeunes gens.

Z. D. : Peut-être parce que dès que les poètes vieillissaient, ils allaient à Varsovie.

L.S. : Non, non !

C'est très intéressant parce que nous parlons en quelque sorte d'une littérature ayant une longue histoire, avec ses moments de gloire et ses moments de faiblesse, mais qui semble un peu dans la situation d'une littérature émergente, d'une nouvelle littérature.

Z. D. : Nous vivons de fait un moment très intéressant où tout est encore dans une forme embryonnaire, rien n'est définitivement figé, ça arrive, c'est un processus. Rencontrons-nous à nouveau dans dix ans afin de voir où nous en serons.

1. ZLP : Związek Literatów Polskich, Union des écrivains polonais. Fondée en 1918, l'Union fut dissoute en 1983.

2. S.P.P. : Stowarzyszenie Literatów Polskich, Association des écrivains polonais.

3. Texte de 1921 signé par Tytus Czyżewski, Bruno Jasiński, Stanisław Młodożeniec, Anatol Stern et Aleksander Wat. Publié dans les *Manifestes futuristes polonais*.

4. D'abord symboliste, Marinetti chercha à définir le nouveau rôle de l'homme de lettres au début du siècle. Il fit paraître, dans *Le Figaro* du 20 février 1909, le premier manifeste futuriste (le dernier parut en 1941). Conjuguant le lyrisme moderne et la violence exacerbée, ces manifestes font du poète un homme nouveau qui lie son destin à celui du monde industriel. Le combat contre les cultures passées sclérosées le conduisant à privilégier la machine, la vitesse, la simultanéité, bref le mouvement sous toutes ses formes, ce dont témoignent ses meilleurs manifestes et recueils de poésie : *Les mots en liberté*, *Destruction de la syntaxe*. Mais sa fascination pour la violence et la guerre conduit Marinetti à lier un moment futurisme et fascisme.

5. *Kuznica* est un hebdomadaire social et littéraire qui fut publié à Lodz de 1945 à 1950, et à Varsovie à partir de 1949. Son slogan était : « Jamais plus la beauté sans la vérité ». On préconisait un retour au réalisme et une vision du monde construite selon les règles marxistes et rationalistes. Mentionnons également que le nom fait allusion (sans qu'on puisse toutefois parler de véritables liens idéologiques) au cercle d'activistes polonais du XVIII^e siècle qui travaillaient autour de la Grande Diète, cercle connu sous le nom de *Znica Kollatayowska*. Ce groupe était dirigé par Hugo Kollatay, l'un des auteurs de la Constitution du 3 Mai ; il cherchait à obtenir à travers ses publications d'ordre politique des réformes du régime. La revue *Osnowa* — dont le nom : *Canevas*, évoque le lieu d'appartenance de la revue, Lodz, la ville du textile — était un périodique social et culturel, édité de 1963 à 1971 et après 1978, qui mettait l'accent sur les thématiques régionales. On y publiait des articles consacrés au cinéma, au théâtre et à la littérature (avec des rubriques sur la poésie).

ZBIGNIEW DOMINIAK

Zbigniew Dominiak est poète, critique littéraire, journaliste et vice-président de l'Association des écrivains polonais. Il a fait paraître des textes dans plusieurs revues, notamment : *Puls* (Le Pouls), *Wież* (Lien), *Tworczość* (Création) et *Kontakt*. Il collabore actuellement aux revues *Bestseller*, *Kalejdoskop* et *Gazeta Wyborcza* (Journal des élections). Plusieurs de ses poèmes ont été traduits en serbo-croate, en allemand, en anglais et en suédois. Il a entre autres publié : *Identyfikacje* (Identifications), Lodz, Lodzkie, 1981 ; *Od okna do okna. Entwicklungsroman* (D'une fenêtre à l'autre. Roman éducatif), Lodz, Correspondance des Arts, 1991 ; *W poza siebie. Dziennik paru lektur* (Regarder à l'intérieur de soi de l'extérieur. Journal de quelques lectures), Lodz, 1991 et *Swiatlo zlej nocy* (La lumière de la mauvaise nuit), Lodz, 1993.

À ZDZISLAW HEJDUK

C'était à Prague — printemps 1989
 Soixante-cinq ans après
 Sa mort Nous sortions justement
 Du cimetière Strasnice et le gardien
 Qui prêtait des calottes bleu marine/lci
 On n'entre pas tête nue/re-
 Connaissant en nous des Polonais a soudain tourné
 Son visage fripé de vieil Hermann
 Kafka/Die Verwandlung regarde tout le monde/
 Et il a demandé : — La Pologne n'est pas encore perdue
 N'est-ce pas Messieurs ? Vite nous avons approuvé :
 [— Ano !
 Sans être toutefois spécialement convaincus
 « Mon printemps de Prague »,
 tiré du recueil *La lumière de la mauvaise nuit*,
 Lodz, Biblioteka, 1993, traduit par Nicole Gourgaud.

DANS NOS SOMBRES VILLES DE L'EST

Dans nos sombres villes de l'Est
 Des nuages des nuages
 Et la haine pourchasse les faibles le long des chemins
 [empierrés
 Jusqu'aux tours du néant
 Et pourtant nous ne sommes coupables de rien
 Sinon d'aimer d'aimer malgré tout
 Au fond de la nuit-un calme Qui est la mort
 Nous repoussons les ténèbres de crainte de nous perdre
 [dans nos rêves
 Et dans nos cœurs seulement nous sauvons une fragile lueur
 Avec laquelle nous enflammons les bûchers pour que nous
 [purifie le feu
 « Dans nos sombres villes de l'Est », tiré du recueil
La lumière de la mauvaise nuit,
 Lodz, Biblioteka, 1993,
 traduit par Nicole Gourgaud.

EN REGARDANT LA PHOTO PRISE À RODRYSIN

À la mémoire de Wiktorja Skibinska

Pourquoi nous nous grandissons ?

Roza, 3 ans

Qui sont ces gens ? À quoi pensent-ils ? Pourquoi sont-ils
[heureux ?

Comment s'appelle le merveilleux jardin qui est leur maison ?

Que vois-tu là ? Peux-tu voir ce qui se trouve

Devant eux ? Réponds à ces questions Réponds à ces questions

Nous sommes là Ziemowit nous sommes là Andrzej nous
[sommes tous là

Sur ce feuillet comme arraché à une Bible pour enfants

[illustrée

Nous sommes là pour un instantané et l'on voit à travers

[nos corps

La mort sourit et chuchoter doucement : notre vie

[appartient toujours à autrui

Le fils se dresse au-dessus de sa mère et l'empêche de

[s'enraciner dans l'herbe

Me voilà Debout à côté Debout sur mes pieds fermement

[Mais la tête dans le bosquet

Et j'ignore ma chère épouse si tu me soutiens ou si je te voile

La lumière adhère fortement aux feuilles Renverse leur côté

[sombre

Et près de nous dans le blanc nuage du fauteuil s'est

[accroupie notre fille

Je la vois brandiller les jambes sous la table Elle est

[endiablée

Comme disait ma grand-mère et fait peu de cas des paroles

[d'Elliot

Que la Rose est une fleur créée pour lutter contre la terre

[vaine

Elle est elle-même le jardin d'où la chute nous exila autrefois

Voilà que le Livre sous forme de colombe est descendu en

[volant sur la main du prophète

Il a de pures ailes blanches et pourtant nous en connaissons

[le titre

Anthropos Anthropon genna l'Homme engendre l'homme

Qui sont ces gens ? De simples ombres dans un vert jardin ?

Ou simplement nous Ziemowit Andrzej Anna Roza

[Wiktorja ?

Qui attendent le moment où viendra dans des vapeurs de

[magnésie le Seigneur

Photographe qui prendra de nouveau place sur la chaise

[vide.

« En regardant la photo prise à Rodrysin », tiré du recueil

La lumière de la mauvaise nuit, Lodz, Lodzkie, 1993,

traduit par Nicole Gourgaud.

partagé à part égale entre nom et prénom

conjonction vaine-je me cache dans le sillon blanc

l'infini du côté droit m'entraîne

jusqu'au point où sans doute n'arrivera aucun vers

la leur héraclitéenne du côté gauche m'attire

partagées la vie comme la mort la prose comme la poésie

sur la poutre carte blanche sur la poutre étoile noire

sur la poutre je m'élève de la poutre je choisis

dans la schizophrénie graphique avec marges

dans le vers

« Schizophrénie graphique avec marges », tiré du recueil

Les Identifications, Lodz, Lodzki, 1981,

traduit par Nicole Gourgaud.

Je ne réponds pas

Je ne sais pas

Ça me dépasse

Comme le chêne qui nous recouvre quand tu cherches des

[glands

J'ai quarante ans et je suis encore trop petit

Lève les yeux Demande aux plus âgés Ils se rappellent

[davantage

Le chêne-sage étend ses feuilles aux doigts multiples

Comme s'il bénissait tes questions premières

Pourquoi naître-se faire des illusions-devenir hommes

Tout entier dans les circonvolutions de sa peau

Comme une pensée retournée

Comme s'il savait tout depuis longtemps — à notre place

Il ne cache rien sinon le mystère : des débuts

Et des buts Peut-être sait-il même les dents aiguës de la scie

Lis donc dans les hiéroglyphes muets de sa peau

Aux plaies si souvent gercées puis cicatrisées

Sous un chêne semblable le vieil Empédocle jouait avec le

[feu

Au ballon-prisonnier la Cause de toutes causes : la haine et

[l'amour

« Élan vital », tiré du recueil La lumière de la mauvaise nuit,

Lodz, Biblioteka, 1993,

traduit par Nicole Gourgaud.

Dans la cité des yeux ouverts N'ouvre pas

Les portes Déjà il se fait tard Demeure en ton demi-sommeil

Dans le ciel ordinaire des édredons à carreaux

Dans la cité des yeux coupés du monde

Des papillons émigrants Dans la cité où

Seules sont entendues les plus lointaines cloches Attends

La hache du sommeil qui tranchera ton torse

Baisse la tête avant que ne la frappe la lumière

De la nuit mauvaise

Avant que ton silence ne t'anéantisse

Tu entendas quelque part tout près le crissement des

[pneus

Cisaillant une autre vie À l'écoute des bruits

Bannis espoir et souvenir Prends garde

À la croix qui soutient la terre vorace

Une douleur vive comme le mercure grimpe et se traîne

[jusqu'à ton

Crâne-calvaire

« Une autre vie », tiré du recueil La lumière de la mauvaise

nuit,

Lodz, Biblioteka, 1993,

traduit par Nicole Gourgaud.

LUCYNA SKOMPSKA

Lucyna Skomska est directrice du Département de Littérature au Musée d'Histoire de la Ville de Lodz et membre de l'Union des gens de lettres de Pologne. Elle est en outre critique d'art, critique littéraire et critique de théâtre. Elle a publié plusieurs recueils poétiques dont *Dopoki plonie* (Jusqu'à ce qu'on brûle), 1981 ; *Bez Powodu* (Sans raison), Varsovie, Czytelnik, 1986 ; *Plakac i Drwic* (Pleurer et railler), 1991. Elle est également l'auteure de deux livres d'aventures pour enfants.

Les procédés que la vie applique ne passent pas bien dans la
[littérature
et le parallélisme le morcellement et le montage ne
[donnent rien
les structures que le sens remplit creuse ouvre ferme
ici telle ouverture là telle fermeture
comme un coup de couteau infâme contre le vide tendu
sur mon bureau l'absolu et le néant reposent côte à côte
une larme tombe de la réalité sur la page
entre les mots : l'infini le corps
que le mystère de l'existence assortit et associe
je trace je rature mais en réalité j'efface je gomme
une seule trace honteuse une seule trace raisonnable
qui se cache parmi le cadavre des choses chéries
qui s'efforce de se perdre parmi les amas
d'ordures bien aimées quand nous longeons la vie avec
[mesure et décence
quoique apparemment avec grâce et désinvolture
et nous ignorons d'où viennent ce rire ces larmes
qui nous repoussent et qui nous recueillent
bien que tout pour toujours et sans raison
soit abri prison exil

Poème éponyme du recueil *Sans raison*,
Varsovie, Czytelnik, 1986,
traduit par Nicole Gourgaud.

on regarde mais on a les yeux fermés
on ne se cache pas mais on est caché
on ne se révèle pas mais on est révélé
on suit un passage secret mais c'est une métaphore
c'est un passage mais c'est le but la maison qui prend son
[essor
on marche mais le mouvement est relatif
derrière nous tourne un cylindre encollé par l'image du
[monde
c'est une image handicapée mais complète
on parle mais les mots ont plusieurs sens
on crie mais le cri est anachronique
on aime mais le cœur est une balle
on habite mais on est possédé par l'appartement
on pense mais les lieux communs sont bien meilleurs
on croit mais la foi déplace les montagnes
on prouve mais on n'est qu'une preuve
on est juste mais ce n'est pas juste
on vit mais la mort l'exige

« On vit »,
traduit par Nicole Gourgaud.

nous ne craignons pas la polysémie nous ne craignons pas
[les
tensions prolongées tous les mots nous tombent sur la tête
des confetti multicolores collés n'importe comment
faits de sons imperceptibles de notions vides
les fleurs fanées retombant des vases un pouls
s'étiolant les pronoms les prépositions et les particules
[aphasiques disparaissent
le geste et la mimique s'activent
tout peut être rien et réciproquement
aussitôt la tête déchue roule sur le sol
les fesses à la place de la tête toutes les aspirations
les décisions la gloire et les vivats les excréments et les
[accouchements
l'avenir aveugle et tendu
le fond du fond c'est-à-dire jadis le haut du haut expulse
[quagement
les sons articulés : humanité homme raison intelligible
le gros orteil s'avance timidement pour indiquer
les choses qui recevront leur nom
« Le fond du fond », tiré du recueil *Sans raison*,
Varsovie, Czytelnik, 1986,
traduit par Nicole Gourgaud.

je me moque du sujet lyrique
comme le monde se moque de moi bien que je sois son
[miracle
rien n'est ici lyrique et tout est éventré
et tout peut s'envoler comme un édredon chaud
sous lequel s'engendre la vie
tout ce qui dans la poésie se voulait soie indienne
mon corps pousse deux mains dans une seule manche un
[cul-de-sac droit-gauche
comme c'est amusant effrayant de revenir au monde
dont on voulait s'échapper et en tomber
comme d'un sac troué
bravo que quelqu'un frappe sur la tôle lorsque la trompette
[ne s'est pas réveillée
je vis et je ne vis pas et peut-être est-ce un paradoxe qui vit
[à ma place
seules les parties qui n'ont pas eu le temps encore de se
[souder
qui n'ont pas eu le temps déjà de se retrouver
également privées de sens comme les mots Cher Monsieur
les mots écrits au verso du poème
également déchaînés comme les lieux-communs auxquels je
[ne permettrai pas
de convertir le poème comme l'eau et l'air qui me respire
comme un poème où je suis intrus
comme la mort qui se transforme éternellement
comme le monde enfin quand il dispose soigneusement de
[moi
dans des millions de dimensions inintelligibles
qui me créent mille et mille fois sans abri
« Tout est éventré », tiré du recueil *Sans raison*,
Varsovie, Czytelnik, 1986,
traduit par Nicole Gourgaud.

Un jour d'hiver pendant le cours d'anglais
 le professeur grisonnant est devenu mon amant
 mais bien sûr il l'avait toujours été semblait-il
 le cœur battait sur fond de tableau noir la révision des
 [temps :
 ce regard-là dans cet œil étranger des doigts redressés
 dans les doigts d'autrui ah c'est excitant comme une
 [exécution
 la bouche gonflée par une autre bouche l'amant mort
 [vivant
 la jambe dans l'autre jambe les cuisses les reins expropriés
 [appropriés
 la pâleur de la peau mendiant la comparaison
 la perversité des comparaisons
 qui immédiatement se renient regard non regard
 rire non rire
 il riait et je regardais
 et je voyais la biologie donner un spectacle
 jouaient : œil mort et oreille défunte
 la main coupée par la manche la bouche un morceau de la
 [cuisse gauche
 c'était du vampirisme naturel et bilatéral redoublé
 et lorsqu'il apparut que le non-vivant commençait à
 [dominer le vivant
 il se leva et il ferma avec peine d'une main arrachée à la
 [mort
 le livre qui reposait sur la table

« L'amant »,
 traduit par Nicole Gourgaud.

Quelqu'un a déjà dit, mais
 qui était-ce je ne m'en souviens plus, que
 chaque poème change le monde, ne serait-ce
 que par le simple fait qu'il existe.

C'est très noble, cependant moi qui suis assis
 maintenant à ce (et non à un autre)
 pupitre, dans cet (après tout)
 appartement, dans cette (bon !) ville,
 dans ce pays (difficile à croire) tapant quelques mots (oh
 [des mots) à la machine à écrire
 Predom lucznik 1301, pas vraiment
 différente d'une machine à coudre de la même marque,
 je n'ai pas le sentiment que quelque chose est en train de
 [changer.

Je ne parle pas des choses de l'extérieur, l'immuable
 'aussi longtemps que nous vivrons'
 le bruit des enfants et des téléés, non. La peau,
 que dis-je, malgré mes efforts les entrailles du monde
 demeurent profondément
 elles-mêmes. Et je sais que si je mets fin
 à ce poème, à n'importe quel moment, bon,
 ici, par exemple,

même alors
 rien ne se produira.

« Par exemple », tiré du recueil *Machine à écrire*, Lodz,
 Lodzkie, 1992,
 traduit par Michel Peterson.

Jerzy Jarniewicz

Jerzy Jarniewicz est lecteur de littérature polonaise à l'Université de Lodz. Il a publié des poèmes dans plusieurs revues en Angleterre, en Irlande, aux États-Unis, en Suède, aux Philippines et en Serbie. On doit également mentionner trois recueils de poésie : *Korytarze* (Les corridors), Lodz, Lodzkie, 1984 ; *Rzeczy oczywistość* (L'évidence des choses), Lodz, Lodzkie, 1992 et *Rozmowa będzie możliwa* (Entretien), Lodz, Biblioteka, 1993. Il a enfin traduit des ouvrages de Craig Raine (*The Prophetic Book and Other Poems*), Philip Roth (*Deception et Patrimony*), Winston Churchill (*Step by Step*) et Geoffrey Payzant (*Glenn Gould, Music and Mind*).

Il est faux de dire de ce qui est que ce n'est pas
 ou de ce qui n'est pas que cela est
 Il est vrai de dire de ce qui est que cela est
 ou de ce qui n'est pas que cela n'est pas

« L'auto-évidence des choses (d'après Aristote) », tiré du
 recueil *L'évidence des choses*, Lodz, Lodzkie, 1992,
 traduit par Michel Peterson.

un certain jour de décembre 1981
 la page-titre du *Sydney Tribune* rapporta que
 Madame Smith avait trouvé un serpent dans son jardin

un serpent dans la plus grande ville australienne

l'horreur s'abattit sur Sydney
 des jardiniers apeurés
 commencèrent à fouiller dans leurs petits jardins

c'était inutile :
 c'était un serpent ordinaire
 et qui n'induisait pas en tentation

« En Australie », tiré du recueil *L'évidence des choses*, Lodz,
 Lodzkie, 1992,
 traduit par Michel Peterson.

C'était la Guerre de Trente Ans
 et nous étions cachés sous les débris
 craignant
 d'être découverts par les mercenaires de Wallenstein

Quand le Grand Hun procédait
 nous restions cachés dans les caves
 craignant
 d'être découverts par les supermen blonds
 du pays de Goethe

Aujourd'hui
 nous quittons nos chambres et nous marchons dans les
 [corridors
 craignant que
 personne
 ne nous trouve

« Petite histoire », tiré du recueil *Les corridors*,
 Lodz, Lodzkie, 1984,
 traduit par Michel Peterson.